

Bazarder le « C » ... et après ?

Réponses aux questions d'un collègue

Christian Arnsperger

Vendredi 31 octobre 2008

Ces pages constituent un dialogue que j'ai eu par écrit avec un collègue proche, qui m'a fait l'honneur de m'interroger en détail sur les présupposés de l'article polémique que j'avais publié dans La Libre Belgique le 22 octobre dernier. Cet échange me semble mettre pas mal de choses au clair, raison pour laquelle (en accord avec le collègue en question, dont l'anonymat doit être respecté) j'ai choisi de le divulguer plus largement. Pour celles et ceux qui n'ont plus mon article de La Libre Belgique en mémoire, je le reproduis ci-dessous en annexe.

Bonne lecture,

CA

*

Question 1 : La « religion chrétienne » (pour rappel, le « C » se réfère actuellement à catholique, pas à chrétien) est peut-être l'une des traditions les plus riches du monde (mais riche en quel sens ? elle est ancienne et a été longtemps dominante en Occident, donc par simple effet cumulatif elle est plus « riche », mais c'est presque une tautologie), mais c'en est une *parmi d'autres*. Pourquoi lui donner un privilège particulier dans une Université ? Le fait que les hasards de l'histoire belge aient provoqué l'ajout d'un « C » au XIX^e siècle suffit-il ?

Réponse : *Franchement, à choisir, moi-même je préfère évidemment nettement « chrétien » à « catholique » ; mais je préfère encore plus nettement « catholique » à rien du tout. Je sais bien que le « C » signifie « catholique ». C'est-à-dire, étymologiquement, « universel ». Par vocation, le catholicisme se présente comme un universalisme chrétien. Tout comme, d'ailleurs, l'orthodoxie orientale, et tu sais combien ces deux « frères ennemis » se méfient l'un de l'autre, tout universalistes qu'ils se prétendent l'un comme l'autre. Je ne cautionne pas ces petites choses, mais elles sont un fait ; pour moi, elles n'impliquent en rien qu'il faille liquider la tradition dans son ensemble. Il convient de la ressaisir, de l'actualiser, de la faire évoluer y compris avec les acquis de l'évolutionnisme. (Tout ceci se fait d'ailleurs du dedans, mais les gens en majorité l'ignorent complètement.) Ce qui fait la « richesse » de cette tradition à mes yeux, ce n'est pas du tout sa domination historique. C'est son contenu substantiel, son anthropologie et son ontologie – sa vision de la nature humaine et de la nature des choses. Se focaliser aujourd'hui sur la « domination » historique de l'Église catholique (bien réelle, et bien souvent abusive) relève, à mon sens, de la mauvaise foi ; l'ennemi est à terre, comme tu sais, les églises se vident. Mon problème n'est pas de recruter des « fidèles » ; en fait, je ne suis moi-même pas catholique ... Mon problème est de veiller à ce que l'héritage ne soit pas liquidé avec la légèreté qui caractérise tant de démarches dites « progressistes » aujourd'hui. Si cette affirmation t'étonne, je puis seulement te dire que je ne renie en rien mon propre progressisme ; je reste marxiste (cf. plus bas) mais je suis convaincu que, loin des houles de l'histoire et des travestissements que l'Église institutionnelle a fait subir au message évangélique, il y a un intérêt à témoigner ouvertement, institutionnellement, de la possibilité et de la fécondité d'être un progressiste chrétien, un marxiste chrétien. Assez de catholiques se sont fait démolir par le Vatican pour avoir osé, dans les années 1970, épouser la théologie de la libération, notamment Amérique latine. Va-t-on les mettre dans le même sac que les catholiques traditionalistes ? C'est de que fait de facto la pétition « ULouvain ».*

Tu imagines bien que je suis également au courant de l'existence d'autres traditions ... Factuellement, c'est une évidence incontournable. Est-ce que je suis anti-pluraliste ? Non. Est-ce que j'en déduis que le « C » n'a pas de privilège ? Non plus. Justement, tu n'as pas affaire ici à « une » Université, comme tu l'écris ; tu as affaire à une institution qui, depuis sa création, a eu comme vocation affichée de mener de front l'universalisme chrétien et la rigueur intellectuelle. Toutes les universités, au Moyen Âge, étaient catholiques ; c'est la seule raison pour laquelle le « C » ne figurait pas dans leur nom. Parler de cette affaire du XIX^e siècle est un « smoke screen », franchement. On a peut-être à l'époque mis le « C » pour de mauvaises raisons momentanées, liées en effet à une rivalité sociopolitique entre laïcs et cathos ; ce n'est pas du tout une raison suffisante pour le bazarder aujourd'hui. C'est d'ailleurs, de la part des signataires de la pétition, un bien étrange et très opportuniste

traditionalisme : en faire appel au passé où le « C » était implicite pour justifier la liquidation de toute la tradition dont le « C » se porte garant ...

Non, je crois que tu devrais être plus transparent encore et dire explicitement ce que toi, et bien d'autres, pensent tout simplement : que la tradition chrétienne elle-même ne vous semble pas défendable sur le fond, que le projet bimillénaire (débuté avec Saint Paul) d'un universalisme chrétien est pour vous source d'indifférence, et qu'une fois en place dans des institutions qui avec leur « C » vous ont donné un emploi sans vous demander aucune adhésion au « C », vous pouvez passer à la vitesse supérieure et liquider le « C ». Cela s'appelle un hold-up historique, c'est fréquent et très humain : les « gagnants » d'un siècle ultérieur (dont tu fais partie, ainsi que Jean Bricmont, Philippe Van Parijs et tant d'autres laïcs issus d'une éducation catholique) liquident les traces des « gagnants » du passé, aujourd'hui devenus manifestement « perdants » au sens sociologique et historique du terme.

Question 2 : Il y a une ambiguïté, dans l'ensemble de ton texte, entre cette idée de « tradition » et la religion. En un sens un peu flou, on peut dire que le libéralisme et le marxisme, auquel tu fais référence, sont des « traditions » philosophiques également riches et variées. Mais le christianisme est une religion. Autrement dit, quand bien même cette religion aurait des choses à nous dire sur « l'humain authentique » ou « l'humain dans ce qu'il a de plus profond », elle le dit dans un contexte où il faut en outre adhérer à une série de dogmes indiscutables (comme la « résurrection », la « vie éternelle », « l'au-delà ») et invérifiables, ainsi que l'existence d'un clergé détenteur de l'interprétation canonique des textes. Pas le temps d'explorer ici cette distinction, mais faire comme si marxisme, libéralisme et christianisme étaient des doctrines de même type me paraît fallacieux. L'attractivité de l'utilitarisme classique au XVIII^e siècle, par exemple, venait bien sûr du fait que cette doctrine ne dépendait pas de l'existence de Dieu pour guider l'action humaine.

Réponse : *Sur ce coup-là, je te trouve (pardonne-moi) trop socio-politologue. Ta pratique professionnelle t'aveugle sur d'autres visions. Oui, le christianisme est une religion. C'est-à-dire une discipline de pensée, de perception et d'action qui part de l'idée que l'humain gaspille des potentialités de croissance et d'universalisation quand il ne se reconnaît pas relié (religio, pour faire des latinismes à la Bourdieu) à une Source, un « plus grand et plus vaste et plus profond que lui » – ici, c'est vrai, les mots manquent et trahissent ce qu'ils essaient de désigner. Mais en étant cela, le christianisme est avant tout une proposition – non pas une imposition, comme ce que les Églises compromises avec les pouvoirs séculiers en ont fait. Qu'il faille, dans ce contexte, « adhérer à des dogmes » qui bien souvent sont « invérifiables », mais c'est une évidence ! Comme libéral égalitaire solidariste, tu adhères toi aussi à une foule de présupposés quant à la nature humaine ; vas-tu pour autant les imposer aux autres ? Par tes cours, oui, et quoi de plus normal puisque tu y proposes une vision structurée censée aider tes étudiants à penser et à s'orienter. Ne viens pas me dire que tu ne fais fond sur rien quand tu prends tes positions – d'ailleurs, tu sais bien (mais je le dis sans ironie, juste pour conserver la vérité historique) que ton aspiration à la solidarité, à la justice sociale, possède des racines judéo-chrétiennes indéniabiles, que cela te convienne personnellement ou pas ...*

Est-ce une raison pour soumettre ta pensée – notre pensée – à un « clergé détenteur de l'interprétation canonique des textes » ? Ici, de nouveau, tu pêches par excès de « politicisme » et tu exprimes ta colère contre les institutions vaticanes – que je partage entièrement, comme tu l'auras inféré de mon article. Ce faisant, tu fais fi des évolutions récentes dans le débat interne à l'Église, et qui dépossède largement le Vatican du monopole de l'interprétation. D'ailleurs, tu n'ignores pas qu'à toutes les époques les théologiens progressistes et/ou innovateurs ont été vus avec méfiance. Il y là un parallèle avec les sociétés du bloc de l'Est, n'est-ce pas ? ... Vas-tu, sous prétexte d'une juste (et sainte !) colère envers la papauté, mettre dans le même sac les catholiques dissidents qui à la fois tiennent à être des universalistes chrétiens et s'opposent au carcan « dogma-disciplinaire » que voudrait leur imposer l'institution. Heureusement qu'on n'a pas fait la même chose avec les dissidents d'autres contrées totalitaires ... Non, franchement, reconnais honnêtement que le clergé est aujourd'hui à terre, sans grande défense, et que la liquidation du « C » vise bien autre chose ...

Il s'agit, en réalité, du moins dans la lecture que je me permets de faire de ton message, d'un simple, direct et profond désaccord dogmatique : tes dogmes, hérités de l'anarchisme et du marxisme (tu m'avais fait l'amitié de m'en parler par le passé, d'où cette mention personnelle ici), sont distincts de ceux du christianisme. Sais-tu exactement pourquoi, une fois que tu essaies de laisser de côté ton rejet viscéral de l'autoritarisme ecclésiastique passé ? Crois-tu peut-être que le dogme de la liberté personnelle radicale, cher aux anarchistes, ou ceux de l'humain-créeur-par-son-travail et de la dialectique, chers aux marxistes, soient plus « vérifiables » que ceux du christianisme ? Ce ne serait pas bien sérieux. Dans tous les cas, on fait fond sur des axiomes fondamentaux qui donnent sens à notre anthropologie et à notre ontologie. C'est inévitable. Les dogmes chrétiens, d'ailleurs, sont par nature des propositions et non des diktats. L'histoire de leur genèse dans les conciles est pleine de suspens, et le moindre des paradoxes est que le dogme de la Trinité, par exemple, ou de la divinité du Christ, a fait l'objet d'autant de débats internes que les notions de liberté ou de justice dans les cercles libéraux. Certes, l'Église a ensuite perdu cette tradition du débat et s'est recroquevillée sur un

disciplinarisme rabougri. Est-ce une raison pour liquider toute la tradition qui a précédé ce regrettable virage ? ...

Quant à l'utilitarisme, pardonne-moi, mais je ne peux pas – ou plutôt : je ne peux plus aujourd'hui – être entièrement d'accord avec la façon dont tu le présentes. Cela me paraît simpliste. Oui, on agrège les utilités. Oui, on fait la somme de différentes visions du bien en leur accordant un poids égal. Oui, on fait donc preuve d'impartialité. Mais je suis de plus en plus convaincu que la tradition libérale elle-même perd énormément à ne pas s'interroger sur ce qui, au fond du fond, rend les êtres humains capables de ce genre d'impartialité. Qu'est-ce qui, chez Mill, fonde l'acceptation du citoyen d'accorder au Tout des autres une transcendance par rapport à son intérêt personnel ? Ce thème de la transcendance comme question socio-anthropologique est aujourd'hui traité avec une légèreté qui confine au scandale. Certes, la proposition de l'universalisme chrétien ne peut se poser autoritairement comme la seule valable – mais il y a dans le message évangélique une force « kénotique » (de kenôsis = « se vider de soi en faveur d'autrui et pour le bien du monde ») que même le bouddhisme tibétain admire et que les libéraux un peu hâtifs feraient bien de ne pas trop vite liquider. Sans quoi, le brave « sens de la justice » de Rawls risque bien de n'être qu'un vœu pieu – justement. En tout cas, faire comme si cette question radicale des ressources existentielles de l'impartialité ne se posaient pas, et faire comme si l'idée de kénose dans la tradition chrétienne n'avait rien à y voir, c'est regrettable et cela relève à mon sens de l'ignorance la plus crasse. Désolé, je m'énerve ...

Question 3 : Si les partisans du « C » répondent à cela que non, décidément, on peut en réalité réfléchir aux valeurs de « l'humain authentique » dans un cadre chrétien sans s'encombrer de cette superstructure dogmatique (mais je ne pense pas que ce soit ta position), on en revient alors à une tradition philosophique, à mon sens plus vague et moins intéressante que pas mal d'autres, dont on se demande bien pourquoi elle devrait, plus que n'importe quelle autre, figurer dans le nom d'une Université. Comme tu le sais, les existentialistes ont aussi dit pas mal de chose sur l'humain authentique, ainsi d'ailleurs que les situationnistes, les anarchistes, Herbert Marcuse, Albert Camus, le Dalai Lama, etc.

Réponse : *Là, désolé, mais tu devrais être plus exhaustif. Que veux-tu dire exactement quand tu affirmes que la tradition (philosophique) chrétienne est « à [ton] sens plus vague et moins intéressante que pas mal d'autres » ? Si tu lis par exemple Le Christ philosophe de Frédéric Lenoir, tu vérifieras – mais tu le sais déjà – que toute la tradition de pensée occidentale, jusqu'à l'existentialisme justement, a été innervée par le phylum qui va des Évangiles jusqu'aux écrits philosophiques de Pascal et d'autres. (Jette un coup d'œil sur The Courage To Be du théologien existentialiste chrétien Paul Tillich.) Y compris dans la dimension sociopolitique des droits de l'Homme et de la dénonciation des injustices sociales. (Lis, par exemple, le déjà assez ancien Jesus Before Christianity de Nolan.) Il se trouve que nous sommes en Occident – désolé si tu trouves cette affirmation trop peu universaliste et trop communautarienne – et que l'universalisme que nous promouvons est un universalisme issu du christianisme, et pas du bouddhisme ou de l'islam. Ce qui n'exclut en rien que l'universalisme chrétien lui-même, justement parce qu'il est un universalisme, s'ouvre très grand aux lumières d'autres traditions – mais à partir de ses racines, et pas en se déracinant pour devenir un chicon de serre qui croîtrait hors de la pleine terre !*

Tu as l'air de faire comme si les contours de l'universalisme chrétien étaient figés. Ce que même cette Église romaine que tu vomis n'a jamais affirmé. Il y a certes des dogmes pris pour axiomatiques (le Vatican appelle cela, en une expression qui m'a toujours hérisé, « le dépôt de la foi »), mais (a) ces dogmes eux-mêmes sont en principe évolutifs et (b) l'articulation entre les dogmes et la vie réelle, concrète (ce que l'Église appelle « les signes des temps ») est sans cesse à refaire. Le catholicisme – et le christianisme plus largement – s'axe sur l'idée-clé selon laquelle la Révélation (désolé, c'est le mot juste ...) n'est pas achevée. Pas mal de chrétiens, par exemple, sont entièrement en accord avec l'évolutionnisme et y souscrivent sans réserve comme poursuite – scientifique – de la Révélation divine sur les propriétés du monde que l'humain a à respecter. (Lis, par exemple, le très récent Thank God for Evolution de Michael Dowd.)

Question 4 : Dans le contexte de cette discussion, la question de l'Église catholique, avec laquelle certains voudraient d'après toi « régler des comptes », est quelque peu secondaire. Elle n'est cependant pas négligeable, à l'heure où le pape s'appête notamment à béatifier Pie XII, et au regard d'un passé plutôt lourd (euphémisme), notamment en ce qui concerne les relations avec... les scientifiques (l'exemple de Galilée, réhabilité dans les années... 1980, suffira pour l'instant).

Réponse : *D'accord pour dire que la question du rapport des catholiques à l'institution vaticane peut être vue comme secondaire. C'est justement pour cela que je me pose la question des motivations « cachées » de la pétition. Pourquoi se focaliser sur la liquidation du « C » qui, je le répète, n'a nui à aucun d'entre nous – ni les initiateurs de la pétition « ULouvain », ni moi, ni toi ? Pourquoi ne pas se focaliser sur des enjeux plus importants, comme celui de l'articulation entre sens du Transcendant et sens du Vrai ? Pourquoi, par exemple,*

faire du falsificationnisme poppérien le dernier mot de la science – je suis entièrement d'accord pour qu'il en soit le premier mot, mais pas pour que l'allergie poppérienne au platonisme (et d'ailleurs aussi au marxisme) nous fasse oublier que le sens du Vrai ne s'épuise pas dans la corroboration empirique de données quantifiées.

Que Galilée n'ait été réhabilité qu'en 1980, et que des gens comme le jésuite Pierre Teilhard de Chardin – le chantre de l'évolutionnisme chrétien – aient pu être démolis de leur vivant comme ils l'ont été, est un scandale. Question : la très laïque République française (R. F.) n'a toujours pas officiellement admis ses crimes à Vichy et en Algérie ; on se tortille, on fait des excuses euphémistiques ; est-ce une raison pour toi pour en déduire que le « R » de « R. F. » doit être bazaré ? Bush se pose comme le « vrai » promoteur de la liberté ; vas-tu en conclure que l'idéal libéral doit être banni, effacé des consciences, et surtout effacé des noms de partis (par exemple) ? Je crains, vois-tu, que l'enjeu soit une fois de plus un enjeu de fond et non d'histoire. Si tu cherches une institution « historiquement pure », tu n'en trouveras pas – ce n'est pas à toi que je dois dire cela ! J'ai moi-même été, très longtemps, athée et la simple mention du catholicisme me mettait dans des rages étonnantes. Je tempêtais contre l'Inquisition, l'autoritarisme du Vatican, etc. Ce qui m'a fait devenir chrétien (et, tout un temps, catholique avant de passer dans l'orthodoxie), c'est la parole et le visage de gens liés ... au « C » ... Personne ne m'a jamais rien imposé. Je suis venu à Louvain-la-Neuve en 1987 attiré par l'aura scientifique de grands économistes néoclassiques du CORE comme Jacques Drèze, Claude d'Aspremont, Jacques Thisse et Jean Gabszewicz – des scientifiques pour la plupart agnostiques, et en tout cas plus que discrets sur leur éventuelle foi chrétienne. Mais les interrogations existentielles m'ont amené à voir dans l'anthropologie et l'ontologie chrétiennes des ressources de sens, et des sources d'espérance, que j'ai épousées en dépit de mon aversion envers la papauté et l'institution. S'il n'y avait pas eu le « C », je n'aurais pas fait ce chemin – car le « C », ce ne sont pas seulement des bureaux surmontés d'un panneau « UCL », ce sont des femmes et des hommes portés à des degrés divers (allant du beaucoup au pas du tout) par le message sous-tendant cette consonne. À quelques années d'intervalle, tu as fait de ton côté un chemin très différent du mien. Le « C », je crois, ne t'a rien imposé et rien coûté. Je te le répète : l'ennemi historique auquel tu t'accroches est à terre (en tout cas chez nous, ici) et subsiste seulement l'occasion historique de sauver le Message des griffes desserrées de ceux qui, trop longtemps, en ont abusé de façon monopolistique. Dommage de manquer cette occasion en jetant le bébé avec l'eau du bain ...

Question 5 : Je ne comprends pas pourquoi le « vraiment humain » est une « hérésie absolue » dans le cadre que tu nommes assez curieusement « libéral-égalitaire-pluraliste » (mais cette étiquette est sans doute un raccourci lié à la brièveté de ton propos). Evidemment, il faut pouvoir discuter de ce qu'est le « vraiment humain ». L'un des avantages décisifs de la « tradition libérale » et de ses multiples variantes, est précisément qu'elle permet à chaque individu de définir librement ce qu'il entend par « vraiment » humain ou, pour le dire dans les termes habituels, de « poursuivre sa conception de la vie bonne ». Pourquoi les interprètes des dogmes chrétiens seraient-ils mieux placés que d'autres pour nous dire ce qu'est le « vraiment humain » ? Pourquoi serait-il nécessaire d'en référer à Dieu pour ce faire ? Les partisans du « C » pensent-ils vraiment que les non-chrétiens qui le souhaiteraient seraient incapables de se poser la question du « vraiment humain »... et d'y répondre en-dehors de tout cadre religieux ?

Réponse : *Ce que j'ai voulu souligner – et je le dis d'expérience – c'est que le libéralisme politique athée met, par essence, des barrières à l'expression publique de conceptions de l'humain qui auraient besoin d'un ancrage dans une tradition religieuse pour être pleinement comprises. Si je tente de discuter de ce qu'est le « vraiment humain » en affichant mes présupposés universalistes chrétiens, je ne pourrai pas aller bien loin face à Jean Bricmont – tout comme je n'ai pas pu aller bien loin quand, à Cerisy l'été passé, devant des sociologues français laïcs comme Dubet ou de Singly, j'ai affirmé que la réflexion sur l'individualisme méthodologique profiterait d'une remise au goût du jour de l'idée de péché originel ; et tout comme je n'ai pas pu aller très loin quand, présentant mon livre sur le capitalisme à la Chaire en début 2006, j'ai affirmé que la notion d'aliénation devait être remise au centre des sciences sociales. Il y a simplement – ne faut-il pas le reconnaître loyalement ? – un effet « abrasif » du minimalisme anthropologique libéral, effet qui s'installe sournoisement et qui, de plus en plus, empêche en réalité la discussion sur l'humain. En effet, à identifier sans cesse les axiomes anthropologiques et ontologiques du christianisme – ses « dogmes » – avec des affirmations autoritaires et dogma-disciplinaires, on perd l'essentiel. Et outre que l'Église paie ici cash ses propres abus historiques passés, je crois que les gens qui ont simplement une allergie personnelle à ces dogmes eux-mêmes et à leur éventuelle exigence (jugée excessive) s'en donnent à cœur-joie.*

Je suis catégoriquement en désaccord avec toi sur le point essentiel qui – je le sais bien – forme la colonne vertébrale de la dogmatique libérale-égalitaire : à savoir, que nous devons étudier les questions de justice sociale comme si les conceptions de la vie bonne des gens étaient à mettre hors-jeu. Nous argumentons sans fin sur les subtilités de nos conceptions respectives de la justice, nous nous soumettons les uns les autres à des sessions impitoyables d'arguments et contre-arguments. Pendant ce temps, si j'ose dire, nous considérons que les gens « là-dehors » (dont nous-mêmes) n'ont pas à argumenter leurs conceptions de la vie bonne – comme si

cela ne faisait pas partie de la recherche, par les êtres humains, du sens ultime de leur existence. L'autre soir, on remontrait un documentaire sur sœur Emmanuelle où on ma voit devant une tombe dans un cimetière, et elle dit en substance : « Quelle absurdité tout ça, quelle cruauté, et à quoi bon vivre s'il n'y a pas une autre Vie ? S'il n'y a pas d'autre Vie, tout ça ne sert à rien, ne mène à rien. Mais ... s'il y a cette autre Vie que ma foi chrétienne et mon expérience de vie dans la solidarité avec les plus démunis me font entrevoir, alors tout prend un sens inouï. » Certes, les convictions religieuses des personnes ne peuvent être une cause de leur refuser quelque aide sociale, quelque solidarité, quelque soutien matériel, moral, psychologique ou spirituel que ce soit – et la vie d'une archi-chrétienne comme sœur Emmanuelle le montre à l'envi, elle qui a passé sa retraite après ses 65 ans avec des familles musulmanes dans les bidonvilles du Caire. Mais peut-on dire que ce dont sa vie a témoigné, et la manière dont elle a poursuivi la justice, et ce(lui) au nom de quoi elle a fait ce qu'elle a fait, ne change rien – est « indifférent », comme tu le dis ?

Si nous effaçons le « C » comme « pointeur » non seulement d'une société plus juste, mais d'une façon de vivre plus authentique – très bien, mais quoi ensuite ? Il faudra simplement – si j'ose dire – que tous nos post-« C » à leur tour prennent la peine d'explicitier ce au nom de quoi ils s'engagent pour la justice. Pas seulement en termes vagues comme de dire qu'ils sont favorables à plus de justice, à plus de solidarité (ce en quoi ils ne font que faire appel à des Transcendances volées aux traditions religieuses désormais liquidées), mais bien en des termes précis au plan anthropologique et ontologique. Sera-t-on alors, peut-être, surpris du creux qu'on découvrira ?

Pour moi, le « C » n'est pas une étiquette exclusiviste, au contraire. Avec l'Église catholique romaine dans l'état de faiblesse où elle se trouve chez nous, le « C » est plutôt pour moi la marque visible de la possibilité de faire encore des affirmations anthropologique et ontologiques fortes, dans lesquelles on n'élude pas avec légèreté les enjeux liées au Transcendant dans l'humain – contrairement à ce que font, pour des raisons d'aversion politique bien compréhensibles, des gens comme Christopher Hitchens ou, plus près de nous, Jean Bricmont ou Anne Morelli. Ces personnes, dont j'admire le combat contre la domination et l'abus de pouvoir sous toutes ses formes, me semblent se tromper d'adversaire quand ils fustigent le « C ». Je ne comprends pas pourquoi tu insistes pour qu'on réponde à la question du vraiment humain « en-dehors de tout cadre religieux » ; si le religieux, dans son acception non pas ecclésiastique-institutionnelle mais de témoignage anthropologique radical, est justement la lieu où s'élaborent les réponses les plus inclusives, les plus approfondies sur l'humain, je dois bien dire que tu tronques inutilement tes possibilités de recherche. Aucun défenseur du « C » ne devrait pouvoir te le reprocher ou t'en pénaliser – c'est une évidence – mais tu ne peux pas non plus toi-même, avec tes cosignataires, décider que cette marque visible, ce garant parmi d'autres d'une recherche qui accepte d'aller jusqu'au bout, soit simplement effacé de l'espace public.

Question 6 : Autrement dit, comment peux-tu affirmer que la question (floue) du « vraiment humain » sera proscrite dans une institution publique pluraliste ? Ceci m'échappe. *Par définition*, dans une institution pluraliste ceux qui souhaitent réfléchir aux questions morales, philosophiques, ou scientifiques en termes de « vraiment humain », comme dans tous les autres termes qui leur paraîtront opportuns, sont libres de le faire. Les biologistes auront une réponse différente des théologiens, mais pourquoi diable (pardon) ce débat serait-il interdit ? De même, pourquoi dans une nouvelle Université de Louvain parler de charité, de vie éternelle, etc., serait-il interdit ? Pour être franc, les questions de la vie éternelle et de la résurrection m'indiffèrent, mais il ne me viendrait jamais à l'esprit d'interdire à ceux qui souhaitent en débattre de le faire librement. Tu sais évidemment que des personnalités aussi différentes que Philippe Van Parijs ou Jean Bricmont, défenseurs inconditionnels de la liberté d'expression, ne pourraient se rallier à la stratégie d'interdiction que tu évoques. Pourquoi alors tenter de faire passer ce message auprès des lecteurs de *La Libre* ? Il me semble qu'il y a là un effet rhétorique (ou stylistique ?), mais je me trompe peut-être.

Réponse : *Je sais bien que les biologistes actuels auront des réponses bien différentes des théologiens actuels – quoique pas de tous les théologiens ; cf. les théologiens pro-évolution que j'ai mentionnés plus haut, comme Teilhard de Chardin (catholique) ou Dowd (protestant). La question intéressante – et que la liquidation du « C » rendra plus difficile à poser, je crois – est pourquoi ils sont en désaccord. C'est ici que je mets en cause, comme étant trop faible et, pour le coup, « vague », l'idée de liberté d'expression. Bien sûr que par « interdit » je ne voulais pas dire « prohibé de façon coercitive ». C'est vrai que mon texte est, à cet égard, trompeur. En effet, ce que j'observe est que sans une réelle et profonde ouverture à l'écoute (c'est-à-dire une acceptation a priori de ce que le propos de l'autre pourra m'affecter et me faire éventuellement changer d'avis), les « discussions » et les « débats sereins » ne sont que des juxtapositions de positions arrêtées d'avance. **La liberté d'expression n'est rien – ou presque (je ne milite pas du tout pour son abolition !)** – sans l'obligation morale d'écoute ouverte. Parler positivement des dogmes chrétiens à des gens qui, notamment à cause de la facile et légère liquidation du « C », seraient simplement présents face à moi dans une écoute polie et fermée (j'en ai fait l'expérience souvent à la Chaire, et aussi à Cerisy au colloque dont je parlais tout à l'heure) ne m'apporterait rien. C'est pour cela que les gens préfèrent souvent, par facilité, aller parler à des déjà convaincus. Libres de s'exprimer, ils*

préfèrent cependant s'exprimer dans des cercles où – trop facilement, pour le coup – ils trouveront cette écoute réelle qui disparaît aujourd'hui dans le monde dit « laïc » face aux conceptions chrétiennes.

Le pluralisme est une entreprise ardue qui ne gagne rien à ce que soient homogénéisées du dehors, et brutalement, les signalements qui ont ou non droit de cité dans l'espace public. C'est cette homogénéisation – qui, si l'on poursuit la logique de la pétition « ULouvain », devrait s'étendre à toutes les dénominations confessionnelles ainsi d'ailleurs qu'au « L » de l'ULB, par ailleurs si cher à Jean Bricmont et son amie Anne Morelli – que j'appelle « interdiction ». L'idée, par ailleurs, que certaines conceptions du bien et/ou du juste puissent simplement être erronées parce que non seulement incohérentes mais aussi anthropologiquement intenable me semble importante, malgré le tollé qu'elle a tendance à soulever dans les milieux dits progressistes. Un exemple. Les féministes ont eu éminemment raison de vouloir disqualifier le paternalisme comme une conception tout simplement fautive (objectivement fautive) de l'humain ; elles doivent également accepter sans se sentir insultées qu'on puisse dire de telle femme ou de tel homme qu'elle/il est objectivement plus évolué, plus développé, plus avancé qu'un/e autre. Or, toutes les tentatives actuelles qui, comme le gommage public du « C », essaient de niveler l'espace public en une belle surface lisse et « égalitaire » vont, à cet égard, droit dans le mur, à mon sens. Le stade pluraliste auquel notre civilisation est actuellement – Dieu merci – arrivée est gros d'un immense potentiel d'intolérance. Le pluralisme invoque toute une série de jugements de valeur et d'interdictions parce qu'en rejetant à raison les hiérarchies d'oppression (dont fait partie le patriarcat du Vatican) il rejette aussi, en même temps mais à tort, les hiérarchies de croissance ou de développement. (La distinction cruciale entre ces deux types de hiérarchies vient du philosophe américain Ken Wilber.) Or, entendues dans leur juste perspective, les religions proposent aux êtres humains de telles hiérarchies de croissance/développement. Elles proposent des modèles (les « saints » du christianisme, par exemple, ou les « bodhisattvas » du bouddhisme) de perfection humaine qui, loin de limiter les possibilités de notre recherche d'authenticité, ne peuvent que les élargir immensément. Pourquoi vouloir les gommer symboliquement en faisant des actes de façade – du reste fortement stratégiques et pragmatiques, comme tu le soulignes correctement plus loin – qui transmettront un tout autre message : personne ne peut dire à un autre qu'il est encore imparfait, qu'il est encore en chemin, et toute hiérarchie de croissance/développement est une insulte. Insulte à quoi ? à qui ? Là, les psychanalystes comme Jean-Pierre Lebrun sont formels : dans l'égalitarisme light qui règne actuellement en Occident, ce qui est surtout blessé, ce sont les petits egos des gens, leurs petites convenances personnelles. Et contre ce petit rétrécissement des egos le libéralisme égalitaire pluraliste est étrangement sans ressources philosophiques, puisqu'il insiste pour que les conceptions de la vie bonne ne soient pas des ressources argumentatives et ne soient pas, dans l'espace public, soumises à argumentation. Les religions, elles, possèdent de telles ressources quand on les arrache à l'autoritarisme bigot et qu'on les admet comme partenaires à part entière dans l'espace public. (Lis à ce sujet le livre éclairant de Huston Smith, Why Religion Matters.)

Liquider le « C » est à cet égard un acte hautement symbolique, et pas du tout seulement procédural ou égalitaire. Dans mon article, j'ai parlé – un peu durement peut-être – d'une volonté d'« éradication symbolique » de la part des signataires de « ULouvain ». Je persiste et signe.

Question 7 : Dans plusieurs passages, tu suggères que les initiateurs (et les signataires ?) de l'appel Ulouvain sont animés par une « vision marchande », ou par la volonté d'imposer le modèle de « l'homme libéral compétitif ». En admettant que l'expression « homme libéral compétitif » signifie quelque chose, et en laissant de côté le fait que rien de tel ne me paraît fonder la démarche de cet appel (on ne peut déduire de la volonté de rendre l'université plus attractive pour les étudiants non-chrétiens, par exemple, l'idée que l'on promeut un « homme libéral compétitif » ?), il me semble tout de même assez abusif de faire comme si le capitalisme de marché, compétitif, était lié de façon inhérente à la tradition libérale ! Tu es bien placé pour savoir que certains des plus grands auteurs de la « tradition », à commencer par Rawls, n'étaient pas précisément de grands défenseurs du marché. En outre, je me permets de rappeler qu'un sociologue allemand, du nom de Max Weber, a un jour publié une œuvre dans laquelle il décrivait précisément les mécanismes qui liaient... christianisme et émergence de l'esprit compétitif de marché ! Il avait intitulé cela *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. A (re)lire ?

Réponse : *Lu, enseigné et intériorisé. Je ne vois pas bien ce que Weber vient faire précisément ici, même si je comprends bien que ce soit un auteur très important dans le débat général sur le lien entre pratiques économiques et courants religieux. Le point de Weber, tel que je l'ai toujours compris, était de dire que le capitalisme « sauvage », avec concurrence aveugle et sans plus aucun horizon eschatologique justifiant les pratiques d'accumulation, était une dérive de l'éthique protestante : l'« esprit » initial, fondé sur une austérité de vie pour la gloire de Dieu (un Dieu calviniste auquel, soit dit en passant, je ne souscris absolument pas comme chrétien), a cessé d'authentifier les pratiques économiques et n'a laissé que leur coquille extérieure : un capitalisme productiviste (et consumériste, ajoutera plus tard Colin Campbell) qui tourne sur lui-même et dans*

lequel les petits egos des gens sont devenus leur propre raison d'être. Donc, ton argument wébérien ne porte pas : il existe – et je revendiquerais fortement – une critique chrétienne (et d'ailleurs peut-être surtout catholique !) du capitalisme calviniste. Tout ceci est entièrement compatibles avec la conservation du « C ».

Quant à l'argument de « rendre l'université plus attractive pour les étudiants non chrétiens », je sais bien qu'il figure en première ligne des motivations des initiateurs de la pétition – quoique pas, je suis presque sûr, de la plupart des signataires « laïcisés » -- mais je ne suis pas du tout convaincu que l'éradication symbolique du « C » soit la solution. Un juif ou un musulman qui tient à ses convictions se sentira fort probablement aussi peu accueilli dans une université laïque, où les expressions religieuses sont purement privées et confidentielles, où l'appartenance de foi est une question évacuée des symboles publics, que dans une université s'affichant comme catholique. Qui plus est, il se sentira fort probablement mieux accueilli dans une université catholique aussi largement ouverte et tolérante que l'UCL, que dans une université étroitement laïque. Peux-tu me donner un seul exemple d'un étudiant non chrétien qui aurait subi à l'UCL discrimination ou harcèlement à cause de son appartenance religieuse ? Si oui, c'est à punir selon les lois civiles et c'est entièrement incompatible avec l'universalisme chrétien.

Quoi qu'il en soit, l'une des idées-phare des anti-« C » est que cette consonne nuit à l'attractivité de l'UCL. Ce qui est, par essence, un argument de parts de marché (d'ailleurs souvent repris par nos Autorités académiques). Peux-tu prétendre le contraire ? Là où nous nous divisons peut-être, c'est que ces arguments ne vous posent pas de problème – ou, en tout cas, que la sauvegarde de tout ce que le « C » porte avec lui ne te semble pas valoir quelques (éventuels et hypothétiques!!) pourcents de recrutement d'étudiants en moins. Là-dessus je suis en franc désaccord. Mais d'accord pour admettre que de réduire la pétition ULouvain à une argumentation marchande est excessif.

Enfin, pour ton point plus personnel : est-ce qu'en vendant mes livres pour faire passer mes idées je ne me comporte pas en « libéral compétitif » ? Inévitablement, comme me le faisait remarquer un autre collègue, il est vrai que nous sommes tous tributaires du libéralisme dans la mesure où nos productions intellectuelles passent par le marché. Mais là où je ne te suis pas, c'est que – contrairement aux signataires de la pétition – je ne suis pas favorable à ce que mon éditeur, qui en l'occurrence est un éditeur catholique, les éditions du Cerf, bazarde son nom et son identité pour que mon livre se vende un peu mieux, ou un peu moins mal. Et puis, est-ce que le but des initiateurs de la pétition est de pouvoir mieux diffuser les idées de l'UCL ? Pas sûr, car par définition ils ne peuvent pas savoir ce que sont ces idées, n'ayant aucun parti-pris sur ce que l'UCL devrait ou non promouvoir. Donc, la seule idée qui guide la démarche est que le melting pot de tout ce que l'UCL produit intellectuellement serait mieux mis en circulation si le « C » disparaissait. Notons cependant au passage que le calcul est hasardeux : on perdrait aussi – par hypothèse – toute l'adhésion de celles et ceux qui, assez nombreux pour avoir signé la pétition « UCLouvain, Quel Avenir ? », tiennent au « C ». Quel est le solde de l'opération ? Je ne pense pas que tu sois non plus capable d'affirmer qu'il pencherait dans l'un ou l'autre sens.

Question 8 : Tout à fait d'accord avec toi sur un seul point : en toute cohérence, il faudrait supprimer la référence à l'évangile dans la Charte. Il faudrait, en outre, ne pas remplacer le P.O. par un « Conseil Université-Eglise », mais couper définitivement le cordon. C'est personnellement la position que je défends, et je sais pour en avoir discuté avec eux que c'est le cas de nombreux autres signataires. A tout prendre, il faudrait supprimer également toute référence religieuse dans les noms des composantes (« 'Saint'-Louis » pour le site de Bruxelles ?!). Evidemment, la position qui consiste à supprimer le « C » en maintenant ces autres éléments est en grande partie inspirée de considérations pragmatiques : il faut concéder sur quelques aspects symboliques, pour pouvoir « bazarder » le symbole le plus visible et le plus gênant, le « C ».

Réponse : L'argument de l'opportunisme stratégique et du pragmatisme me semble très, très faible étant donné les enjeux que je perçois. Laisse-moi ici te poser une question personnelle un peu dure : si tu désires à ce point « couper définitivement le cordon » (et apparemment tu es loin d'être le seul), pourquoi avoir étudié à l'UCL, fait ta thèse à l'UCL, été chercheur à l'UCL, et avoir par-dessus le marché postulé dans une autre institution à dénomination catholique qui, de surcroît, t'a embauché ? ... Je suppose bien qu'à aucun moment le « C » n'a eu d'importance à tes yeux, ce qui n'est pas grave étant donné tout ce que je viens de développer. Mais trouves-tu logique qu'une fois « dans la place », si j'ose dire en employant le vocabulaire du cheval de Troie, tu milites pour effacer un sigle qui n'a toujours été à ton égard – tout athée et incroyant parfois militant que tu es, ce qui de nouveau est OK – qu'accueil et ouverture ? Si des proches en ont souffert, est-ce à cause du « C » ou à cause d'abus de pouvoir qui existent partout, et contre lesquels le « L » de l'ULB ne serait certainement pas un meilleur garde-fou ? ...

Ceci dit, je pense que nous pourrions parfaitement évincer le P.O. actuel et les évêques, tout en tenant comme femmes et hommes en recherche à garder le « C » comme marque du sérieux de notre recherche anthropologique et ontologique. Le biffer, je l'ai dit plus haut, rendrait une recherche liant immanence et Transcendance nettement moins légitime, spécialement dans le climat actuel de marchandisation. Dans ce contexte, le pragmatisme n'est franchement pas à son heure ; au lieu d'être pragmatiques, soyons radicaux.

C'est ce que tu suggères toi aussi, mais dans le sens opposé de moi. La différence est la suivante, je pense : dans l'état actuel de l'affaiblissement de l'Église et de son autorité, mon radicalisme pro-« C » ne porterait en rien atteinte à tes recherches ; ton radicalisme anti-« C », en revanche, rendrait plus difficile encore pour moi de parler publiquement dans une perspective chrétienne à laquelle (j'espère avoir expliqué pourquoi) je tiens profondément. Une fois encore, ce n'est pas une question d'interdiction coercitive mais une question d'écoute ouverte. L'éradication du « C » symbolise pour moi la disparition définitive de cette disposition à l'écoute de la part des non-chrétiens.

Question 9 : Je termine en disant qu'à mon sens il est factuellement incorrect de prétendre que le marxisme, tradition philosophique riche et variée qui nous a notamment appris à considérer la religion comme « opium du peuple », aurait été « liquidé ». Même si ce n'est plus dans les formes observées dans les années 1960, où le marxisme tenait lieu de dogme, la pensée marxiste ou inspirée par Marx est très vivace à l'Université, et en-dehors. Pour ma part, je parle de Marx dans quasiment tous mes cours, et je suis loin d'être le seul. Le marxisme analytique a inspiré toute une génération de philosophes. Et *Marxism Recycled* [titre d'un ouvrage de Philippe Van Parijs] ne veut pas dire « Marxisme liquidé »...

Réponse : *Que le marxisme nous ait appris cela – l'« opium du peuple » – bien des catholiques de très haut en sont conscients et l'endossent du reste. (Cf. des gens comme François Houtart, les théologiens de la libération, Paul Valadier ou Jean-Yves Calvez.) Et admettons franchement qu'ici tu ouvres grand la porte à précisément le genre de « recyclage » que j'ai en tête pour le christianisme : quitter l'époque où il n'était – et n'est encore ? pas sûr – qu'un dogme admis aveuglément, et lui donner de nouvelles formes pour que (je reprends tes mots) la pensée chrétienne ou inspirée par le Christ soit très vivace à l'Université, et en-dehors. Croix-tu sérieusement que l'attitude qui vous pousse aujourd'hui à vouloir effacer la symbolique du « C », vous permettra ensuite d'être accueillants pour un véritable universalisme chrétien ? J'en doute très franchement, et je crois que c'est là le fond du problème : c'est l'idée même qu'une religion puisse informer pleinement la recherche universitaire qui te gêne, et non le « C » comme simple étiquette sociologique. Il faudrait, je crois, le dire. Tu as l'honnêteté de le dire dans tes remarques ci-dessus, et je suis en total et franc désaccord avec toi, mais les initiateurs de la pétition quant à eux, trop pragmatiques et trop stratèges, ne permettent pas de clarifier ce débat.*

*

Annexe. – Article de *La Libre Belgique* du 22 octobre 2008

Bazarder le « C » ... et puis ?

*Christian Arnsperger
FNRS et Université catholique de Louvain*

La pétition demandant la suppression du « C » de l'UCL émane d'intellectuels réputés dont le moins qu'on puisse dire, au vu de la liste de leurs titres, prix et autres distinctions internationales, est que l'appartenance « catholique » n'a jamais trop nui à leur avancement et à leur aura. L'idée sonne donc plutôt comme un règlement de compte avec une Église romaine moribonde. Drapé sous les atours d'un libéralisme ouvert et pluraliste, l'appel élude l'essentiel. Une fois le « C » bazardé, que mettrons-nous à sa place ? Comment assumerons-nous « autrement » qu'aujourd'hui le message ontologique et anthropologique d'un christianisme en recherche d'un nouveau souffle ?

Car il faut bien le dire : rien, dans ce débat qui commence, ne peut effacer les manquements bien réels de la hiérarchie romaine et les dérives moralisatrices et oppressantes d'un catholicisme trop longtemps triomphant. Personnellement, en tant que divorcé remarié, exclu à vie de la communion dans les messes catholiques à cause d'un parcours de vie que j'ai géré comme je l'ai pu, je ne me sens aucune sympathie pour le manque de charité de cette Église à l'égard de personnes comme moi. Je n'en conçois pas pour autant le désir de

« sanctionner » institutionnellement le Pape ou de régler mes comptes avec tel ou tel évêque intransigeant ... Pourquoi ? Parce que la religion chrétienne représente l'une des traditions les plus riches du monde quand il s'agit de ce que j'appellerais l'anthropologie radicale – ou l'anthropologie fondamentale – l'étude de l'humain dans ce qu'il a de plus profond. Le théologien catholique – et bien peu romain – Maurice Bellet a passé sa vie à nous dire qu'au lieu de parler de Dieu et de morale il fallait parler, sans relâche, de l'humain. La question de Dieu est celle de l'humain authentique. Quant aux institutions, on les sacralise d'autant plus qu'on veut rendre inopérant le message qu'elles portent¹. Alors oui : ôtez le « C » si cela vous plaît, mais allez jusqu'au bout : excluez *toute* mention d'une mission évangélique dans sa Charte [de l'UCL] ! Vous ne pouvez pas rester au milieu du gué ; soit le « C » est effacé partout, absolument partout – éradiqué, donc – soit vous pouvez aussi le laisser en façade.

Le raisonnement concernant la sacrosainte « visibilité internationale » suggère d'ailleurs que le sigle actuel pourrait simplement être modifié en *Université Commerciale de Louvain* ou en *Université Compétitive de Louvain* : car c'est bien de commerce qu'il s'agit, d'une compétition sur un marché des diplômés (mais *pas* du savoir !). L'appel ne présente guère de données, si ce n'est quelques intuitions vagues sur le « coût en termes d'image » du « C », l'appel ne présente aucune donnée factuelle ou contrefactuelle. Quelle est l'estimation de ce coût ? Il est fort probable qu'il n'y ait guère de coût, et peut-être même que l'opération « catholique » soit globalement bénéficiaire, si l'on inclut dans le champ de vision des régions du monde certes peu « compétitives » telles que l'Amérique latine. (L'UCL a par exemple une excellente image à Buenos Aires.) Cela ne saurait pourtant trop préoccuper des gens en quête d'une éradication symbolique.

Mais après tout, le « C » n'est-il pas dans nos gènes et dans nos cerveaux ? N'est-il pas si bien incrusté en nous que nous pourrions nous en passer au moment de ravalier notre façade ? Les auteurs de l'appel soulignent qu'« un souci de relations vraiment humaines entre les personnes » doit rester au centre de la future Université de Louvain. Mais que proposent-ils – sachant que l'expression même de « vraiment humain » est une hérésie absolue dans le cadre libéral-égalitaire-pluraliste dans lequel ils se situent ? Là aussi, Messieurs, allez donc jusqu'au bout au lieu de vous arrêter au seuil des implications de votre position : insistez plutôt sur le fait que toute affirmation sur le « vraiment humain » doit, dans une institution publique pluraliste, être proscrite ! Les seules relations humaines que nous pourrions avoir entre nous, et dont nous pourrions parler en public à nos étudiants, seront les relations imposées par la vision marchande qui guide votre démarche initiale : l'homme libéral compétitif, en recherche de parts de marché, règnera en maître non seulement dans nos instances de décision mais aussi dans nos couloirs et nos bureaux, ainsi que dans nos auditoriums. Parler, même de façon critique et réflexive, de charité, de Vie éternelle, de résurrection, de sacrifice, de salut, de conversion – tout cela devrait être interdit dans votre Université de Louvain sans « C » : ne serait-ce pas déjà choquer la sensibilité des non-chrétiens que de se permettre de tels écarts de langage ?

Car pour que juifs, musulmans, bouddhistes ou athées « puissent se sentir non seulement tolérés ou accueillis, mais pleinement chez eux dans notre université » (mais que veut vraiment dire « pleinement » ?), il est bien clair qu'il faudra renoncer à l'anthropologie et à l'ontologie chrétiennes partout – *et* qu'il faudra interdire aux non-chrétiens l'expression publique de *leur propre* anthropologie et de *leur propre* ontologie. Égalité de tous ... Un sigle vient immédiatement à l'esprit : Université Consensuelle de Louvain. D'ailleurs, nous y sommes déjà. Le vocabulaire chrétien a déjà perdu droit de cité, s'est érodé, ne parle plus aux gens. L'enjeu n'est donc pas tellement la suppression du « C » que la question de savoir *pourquoi cette suppression peut aujourd'hui être exigée avec tant de facilité sans que personne ne se demande ce qui le*

¹ Maurice Bellet, *Dieu, personne ne l'a jamais vu*, Paris, Albin Michel, 2008.

remplacera. Faire allusion, comme nos signataires, à « une insistance sur la dimension spirituelle de l'existence » me semble bien insuffisant : le vocabulaire même du « vraiment humain » est banni par le libéralisme – au nom d'un *shopping* spirituel qui a plus de connivence avec le capitalisme marchand qu'avec le renouvellement critique d'une tradition bimillénaire, bien plus vénérable que le libéralisme lui-même.

Le fond de l'affaire du « C » est bien celui-là : dans la postmodernité marchande, on ne sera plus accueillant pour *aucune* tradition religieuse ou spirituelle. C'est là le règlement de compte final, qui rapproche nos signataires sans le savoir des positions les plus radicales défendues à l'ULB et dans le milieu laïcs « hard ». Et qui fera de notre université un lieu où la superficialité anthropologique et ontologique sera destinée à régner, solidement ancrée dans une vision libérale (ni chrétienne, ni musulmane, ni bouddhiste) de l'humain et du monde qui ne dit pas son nom. Nous manquerons ainsi l'occasion historique d'arracher à l'Église romaine et au Vatican le monopole de la *catholicité* – de l'« univers(al)ité » – en approfondissant la tradition chrétienne, pour nous précipiter dans une universalité libérale diaphane et blafarde. Au fond, face au catholicisme comme ailleurs, quand les dégoûtés s'en vont, il ne reste que les dégoûtants. Quelle meilleure stratégie pour liquider cyniquement une tradition que de l'identifier à son passé et à ses imperfections institutionnelles ? On a fait la même chose avec le marxisme – et grâce à des initiatives comme celle de ces illustres professeurs, on fera un jour de même avec le libéralisme qui leur est cher.